

*Travail social "déambulatoire". Ici : un collage, une collection de traces et de trajets, d'émotions, d'impressions... et une réflexion sur ce travail de rue qui est, comme le dit Hughes-Olivier Hubert, "du sens en errance"<sup>1</sup>.*

***Homo sum, humani a me nihil alienum puto***

Je suis homme, je considère que rien d'humain ne m'est étranger<sup>2</sup>

Texte : Anne-Françoise Raedemaeker, Dune asbl

Photographies : Marina Cox

Extérieur soir – Un boulevard. Trois sans domicile fixe, cinq chiens qui dorment, des couvertures, des sacs à dos, des sacs plastiques, un sandwich emballé traîne à proximité d'un sac à dos éventré. Deux travailleurs de rue arrivent...

– *Salut, ça va ?*

Garry, le regard vague :

– *Ça peut aller...*

Les autres lui sourient et sont occupés à observer les gens qui passent en attente d'une dernière pièce avant la nuit.

– *Vous avez ce qu'il faut ? On ne pourra pas passer demain...*

Colin :

– *Dis, au fait, tu m'as dit que tu avais une adresse à Anvers. Je veux changer d'endroit. Je suis fatigué ici, on se fait attaquer... À Anvers, il paraît que c'est mieux, il y a un endroit où tu peux dormir et shooter et ils t'embêtent pas... en plus, moi je suis flamand, tu sais...*

Garry, regardant plus loin vers le boulevard :

– *Ouais, il est là-bas.*

S'adressant au travailleur social :

– *Hier à trois pour me voler mon craquelin. Là il est seul, il se tient tranquille, je vais aller lui régler son compte...*

– *Bon, on va vous laisser, on repassera plus tard...*

Arrive Thierry.

– *Bonjour, Thierry, ça va ?*

Thierry :

– *Oui, j'arrive de Rotterdam, j'allais à Anvers et je me suis endormi dans le train, heureusement m'ont pas fait payer le retour !*

Passe Marie, hyper pressée...

– *J'arrive, je dois te voir, tu m'attends ? Suis en panne !*

Un travailleur social :

– *D'accord !*

Garry, qui a couru vers son agresseur avec une chaîne et le frappe en hurlant :

– *Tu es seul maintenant, tu fais moins le malin, hein !*

L'autre se réfugie dans un night shop. Le commerçant sort et menace d'appeler la police.

Garry revient très énervé :

– *Je suis pas une balance, ok. Je règle mes comptes moi-même. Il a qu'à le savoir. S'il veut que je le balance, je le ferai, mais là il va vraiment pleurer, hein...*

Marie repasse :

– *T'as bien raison, te laisse pas faire !*

Marie au travailleur social :

– *Viens, on va plus loin... Venez au squatt, j'ai nettoyé, c'est nickel, vous verrez !*

Coupez !...

Mais qu'est-ce qu'on fait ? Mais que font-ils ? Sommes-nous utiles ? Qui sont-ils ? Comment et pourquoi sont-ils là ? On les dépanne, ils font la manche, ils ne veulent pas plus, ils ne veulent pas, ils ne veulent plus, ils ont les tripes à l'air, et leur humanité en

---

<sup>1</sup> Hughes-Olivier Hubert, *Le travail social de rue : du sens en errance*, in *Démarches en rue, oui mais dans quel sens ?*, revue Travailler le social, Cardijn éditions, Louvain-la-Neuve, 2004.

<sup>2</sup> Térance, *Heautontimorumenos*, I, 1.

bataille. Nous les appellerons les enfants perdus<sup>3</sup>.

Impossible en quelques lignes d'expliquer les parcours : ni les parcours de ces jeunes gens, ni les pérégrinations de ces souvent jeunes travailleurs de rue. Les travailleurs de rue sont d'abord des ramasseurs de morceaux de vie, des recolleurs de sens, des témoins et des passeurs. La violence saute aux yeux dès que l'on passe du temps auprès des personnes vivant en rue. Mais de quelle violence parle-t-on ? Comment en comprendre le fonctionnement ?

### **Le corps du dominé**

La violence contre le dominé est avant, partout et quotidienne. La violence s'intéresse d'abord au corps. Le corps est avant tout inscription corporelle des rapports sociaux. La violence est le mode d'expression et de réalisation de rapports sociaux.

Les corps de Collin, Garry, Pablo et tant d'autres sont marqués par l'exclusion. Les ongles ne sont pas taillés, les mains sont des pattes avec des griffes noires, ça sent le fauve, les vêtements sont des carapaces luisantes et raides. Ils cachent des corps amaigris, blessés, infectés. La besace comporte un quignon, de l'alcool et autre matériel pour s'assommer, ne pas penser, supporter. Ces corps sont le résultat d'une violence sociale instituée, celle des procédures d'exclusion qui en ont fait des enfants perdus<sup>4</sup>. Que font les enfants perdus ? Ils vivent au Pays imaginaire : ils s'inventent des vies de prince de la rue, de baron du bitume, de seigneur du pâté de maison, dans le palace en caisse en carton, faisant bombance du sandwich grignoté par une grosse dame qui l'a donné-c'est-déjà-quelque-chose.

Il serait plus simple de se laisser bercer par la scène décrite, scène qui émeut et à laquelle on se laisse prendre. Il est plus simple de voir et de gérer des personnes à la rue que d'interroger les véritables processus d'exclusion et de violence. Les travailleurs de rue sont pourtant contraints d'en faire état, aux premières loges de l'exclusion.

Patrick Declercq, dans son "insupportable" pamphlet, "le sang nouveau est arrivé"<sup>5</sup>, apporte cette médicale précision : le risque d'hypothermie démarre à 16° lorsque l'on dort en rue régulièrement et que l'on est en mauvaise santé. D'où la régularité d'horloge des morts en rue tout au long de l'année.

### **Morts de la rue<sup>6</sup> : "ce n'est qu'un au revoir, mes frères"**

Ce 10 mai 2006 a eu lieu la première commémoration des morts de la rue à l'hôtel de ville de Bruxelles. "Pour témoigner *une fois*". La salle est comble. On rappelle que l'on meurt en rue toute l'année, et pas seulement sous l'œil des caméras en hiver. On rappelle qu'il y a une vie sociale et affective, les amis de la rue, qu'on n'oubliera pas, des gens bien... On aimerait un album pour se souvenir, mais voilà : c'est qu'il y a peu de photos, peu de traces. Le collectif a décidé de ne pas montrer les photos des personnes décédées pour éviter une presse trop exhibitionniste. Quarante personnes décédées, un court extrait vidéo d'une seule personne. Et quel extrait ! "Il" joue pour son ami à l'harmonica "ce n'est qu'un au revoir". In memoriam. Le reste se fait dans la tête d'autres enfants perdus, qui eux aussi ont peu de traces, peu de photos, et des souvenirs pourtant. Les paroles dites par les endeuillés ne sont pas celles que l'on imagine, elles parlent d'amitié, de solidarité dans la débrouille, de drames humains, d'accidents de parcours. Pas d'enfance, arrêt sur image, éternelle répétition. Sans passé, donc dans le présent qui semble éternel et s'arrêter subitement. Il y a eu pourtant un passé, une histoire, des trajets dont il reste des traces. Alors que faisons-nous ? Nous colportons les traces, nous garantissons le respect auprès des vivants.

---

<sup>3</sup> Les enfants perdus sont des personnages du roman de James Matthew Barrie, *Peter Pan dans les jardins de Kensington*, Édition Corentin, 1993.

<sup>4</sup> Voir à ce sujet également : *Peter Pan ou l'enfant triste*, Kathlenn Kelley-Lainé, Calmann-Levy, Paris, 1992.

<sup>5</sup> *Le sang nouveau est arrivé*, Patrick Declercq, Gallimard, Paris, 2005.

<sup>6</sup> Le collectif "mort de la rue" rassemble des associations bruxelloises travaillant dans le réseau "sans abris" qui souhaitent que les personnes décédées en rue aient droit à un enterrement digne. Le collectif fait du lobbying auprès des autorités communales afin d'être tenu informé de tout décès en rue et retarder l'inhumation. Le but est de pouvoir rechercher la famille, contacter les amis, connaître la confession de la personne défunte afin de lui offrir une sépulture digne.

## **Aide contrainte : légitimité de la confusion**

On serait tenté de penser que l'aide sociale contrainte serait fort à propos pour ces personnes. Dans certains cas, pour éviter le pire, le travailleur social devrait avoir la possibilité de trancher et avoir une intervention directive de protection de la vie humaine. C'est ce que prévoit la loi de mise en observation. Il va de soi que l'application de cette loi peut avoir toute sa légitimité en rue. Celle-ci garantit l'expertise médicale de la situation, l'accompagnement de la personne par le service dans toutes les phases médicales et administratives, elle garantit un suivi et une protection des libertés individuelles. La pratique "instituée" d'une aide sociale contrainte comporterait cependant des risques de dérive.

Dérive sémantique : la vie en rue "*est parfois, pour certaines personnes, à certains moments, dangereuse et elles ne s'en rendent pas compte*". Il est bien évident que la vie en rue est *toujours* dangereuse. Quand on connaît un peu la rue, un jour serait-il plus décisif qu'un autre ?

Dérive politique : "*Individu en détresse à la marge d'une société*" versus "*Société produisant des individus en détresse*". On peut parler d'une détresse sociale comme le résultat d'un processus socio-économique conduisant à une détresse individuelle. On peut également considérer la vie en rue comme une détresse individuelle, soit un processus psychologique de déconstruction sur fond d'histoire intime ayant ici pour scène la rue. On ne pense pas l'action politique de la même façon s'il s'agit d'un phénomène de paupérisation et d'exclusion ou s'il s'agit d'un accident de parcours. La question à laquelle il faut répondre auparavant est : la violence est-elle celle que la personne s'inflige, et/ou celle que la société impose via les structures d'aide ?

Dérive méthodologique : *Contraindre à la relation*. Comment créer un lien de confiance dans des histoires qui ont souvent déjà leur lot de contraintes et de violences (individuelles, familiales, sociales) et dont on peut supposer aisément que la vie en rue a été la meilleure réponse trouvée par la personne ? Comment briser le lien lorsque la température baisse ? Comment entrer en relation par la contrainte ? *Ne pas vouloir quitter la rue, se mettre en danger*. Certaines personnes en rue font de la rue un milieu de vie, un lieu de socialisation par défaut et pratiquent l'aménagement du pire. Les parcours qui mènent à la rue ne datent pas d'hier, et le refus d'aide a une histoire qui ne commence pas avec les frimas. Ce refus n'a rien d'exceptionnel.

Dérive sécuritaire : *Gérer la visibilité de la détresse ou la détresse ?* En rue comme ailleurs, la question du refus de soins peut être posée comme telle et nécessite une expertise psychiatrique. En faudrait-il moins lorsqu'une personne est en rue ?

Quand une détresse concerne des centaines, voire des milliers de personnes, peut-on dire qu'elles refusent de l'aide ? Ne doit-on pas parler plutôt de maladie sociale ? Nous le pensons et cette maladie sociale devrait amener des réponses collectives approfondies. Il est plus facile d'attribuer la détresse à un errement ou une dépression – ce dont peuvent souffrir toute l'année beaucoup de personnes rencontrées – que d'analyser le rapport social qui sous-tend cette situation. Le travailleur social est aux premières loges pour pointer la nécessité d'un véritable travail de fond : accès inconditionnel à l'aide quelle que soit la saison, accès aux toilettes publiques, aux douches, aux soins, à l'hébergement et au logement.

Les travailleurs de rue, au-delà des besoins primaires, inscrivent leurs démarches dans une approche orientée sur le long terme. Avec d'autres collègues "dans les murs", ils construisent des liens sociaux qui visent à l'émancipation des personnes et à des réponses au long cours. Malheureusement, le dispositif d'aide s'amenuise au fur et à mesure que la température augmente.

## **Le mythe du SDF**

Derrière le paravent du dispositif d'urgence se cachent des stéréotypes. Les sans abri représenteraient un petit nombre de personnes qui ont "basculé", "craqué", sont tombées dans la rue, comme on glisse sur une peau de banane. Les sans abri sont seuls, tristes, abandonnés de leurs famille et amis, ils sont âgés, barbus, ils sentent mauvais. Le travail de rue nous oblige malheureusement à constater que ces parcours sont les traces que laisse une société en mal de solidarité.

La crise du politique est celle de l'impuissance à juguler une paupérisation de la société et à construire des réponses qui dépassent l'instantané. Une société recule d'horreur lorsque la mort vient rendre manifeste une exclusion qui ronge chaque jour et à chaque instant les personnes vivant en rue *que nous pourrions devenir*.

La rue formate, et au bout d'un temps rien, rien ne ressemble tant à un sans abri qu'un(e) autre sans abri. Il se retrouve pourtant dans cette infortité, lorsque le travailleur social de rue s'arrête et écoute, des traits distincts de processus d'exclusion : sans papiers, sans soins, avec une famille lointaine, sans logement, endettements, jeunes, vieux, ados, femmes, jeunes filles, travailleurs au noir, navetteurs de la légalisation des papiers, ordres de quitter le territoire, l'un avec l'espoir plus ou moins vif que les choses s'arrangent, ou l'autre dans l'attente que quelque chose se passe, tous plus ou moins plongés dans la rêverie d'un ailleurs, et souvent avides de petits riens. Ces traits distincts sont amalgamés sous un mythe, et ce mythe freine l'accès à une véritable compréhension de la complexité des itinérances qui mènent à la vie en rue.

### **Le mythe du travailleur social de rue**

Alors, le travailleur de rue : un bon samaritain, qui donnerait sa chemise à des pauvres heureux de vivre en rue ? Un attentiste ? Le seul lien possible ? Le dernier recours ?

Les travailleurs de rue développent des compétences relationnelles importantes et peuvent proposer une aide à orientation directive si nécessaire, mais il reste que souvent, ce n'est pas tant la personne que les conditions d'accès qui se refusent à l'aide. Les travailleurs de rue qui passeraient sous silence ces constats seraient amenés à être eux aussi, la visibilité bien comprise, le *win-win* d'une aide sociale en panne. Les travailleurs de rue prennent donc aussi la parole, citoyenne et politique. Sous bénéfice d'inventaire.